HAL open science

María de Zayas vue par Juan Goytisolo

Emmanuel Le Vagueresse

To cite this version:

Emmanuel Le Vagueresse. María de Zayas vue par Juan Goytisolo. e-Spania - Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes, 2021, Langue, savoir et pouvoir dans l'Espagne classique / El Greco / María de Zayas, 40, 10.4000/e-spania.42169. 10.4000/e-spania.42169 . hal-03509548

HAL Id: hal-03509548

https://hal.univ-reims.fr/hal-03509548

Submitted on 4 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

e-Spania
Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes

40 | octobre 2021
Langue, savoir et pouvoir dans l'Espagne classique / El Greco / María de Zayas

María de Zayas vue par Juan Goytisolo

Emmanuel Le Vagueresse

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/e-spania/42169
ISSN : 1951-6169

Éditeur
Civilisations et Littératures d'Espagne et d'Amérique du Moyen Âge aux Lumières (CLEA) - Paris Sorbonne

Référence électronique
Emmanuel Le Vagueresse, « María de Zayas vue par Juan Goytisolo », *e-Spania* [En ligne], 40 | octobre 2021, mis en ligne le 07 octobre 2021, consulté le 28 octobre 2021. URL : http://journals.openedition.org/e-spania/42169

Ce document a été généré automatiquement le 28 octobre 2021.

Les contenus de la revue *e-Spania* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

María de Zayas vue par Juan Goytisolo

Emmanuel Le Vagueresse

1 Par cette promenade que nous proposons dans le regard qu'offre un écrivain espagnol contemporain, Juan Goytisolo (Barcelone, 1931– Marrakech, 2017), sur une écrivaine espagnole du Siècle d'or, María de Zayas, nous présentons le projet suivant : en plus de récupérer au passage un pan mal connu de la production goytisolienne, c'est-à-dire ses essais, il s'agit de réfléchir tout particulièrement sur la vision, la lecture propre que peut nous présenter un auteur sur une autre auteure, qui paraît *a priori* si éloignée de lui, et sur un regard totalement distinct de ceux que l'on a coutume de lire sur une Zayas dont l'écriture apparaît, somme toute, comme quelque peu stéréotypée.

2 Ainsi, nous verrons, en prenant appui sur des exemples tirés aussi bien de ses essais que de ses fictions, que Goytisolo a plus d'un point commun avec María et, plus largement, qu'il défend toujours – dans ses autres essais et articles ou dans les personnages de femmes de ses fictions – la femme et sa sexualité, qu'il considère brimée séculairement, en Espagne ou ailleurs. Il s'agit ici de voir en quoi un auteur du XXe – et du XXIe – siècle, non seulement, lit dans une écrivaine du XVIIe, les prodromes de la modernité féministe, quitte à choquer les lecteurs partisans d'une créatrice vue comme fort classique, mais *se* lit lui-même, trois siècles auparavant. C'est bien ce qu'une lecture attentive de la prose de notre romancier et critique, par maints exemples qui ne peuvent être coïncidence, nous semble confirmer absolument.

3 Néanmoins, l'on peut se demander alors, en revenant à Zayas et à ce que Goytisolo lit d'elle dans ses nouvelles, si ce dernier n'y cherche pas ce qu'il a déjà décidé d'y trouver et si, en particulier, ce qui l'attire vraiment dans les *Novelas amorosas y ejemplares*, par exemple, n'est pas l'écho d'une toute autre répression sexuelle, bien connue des lecteurs de Goytisolo, à la fois différente – l'homosexualité –, mais pourquoi pas aussi, paradigmatique de plus amples répressions où c'est le corps en général, de la femme, de l'homosexuel, comme du Noir ou de l'Arabe, qui est réprimé par la doxa. On pourra se demander alors, en conclusion, si ce regard goytisolien sur l'œuvre de María de Zayas est valide ou non.

4 Nous affirmerons en préambule qu'une comparaison raisonnée et exhaustive avec d'autres visions de María de Zayas – d'autres critiques ou historiens de la littérature, par exemple –, qui configureraient au final une très hypothétique vue d'ensemble « objective » sur l'écrivaine, ne nous intéresse pas ici : seul est pris en compte dans les lignes qui vont suivre ce qu'en dit notre auteur, écrivain parlant d'une écrivaine, non pas que, pour cette raison, son regard soit plus autorisé, mais parce que c'est le lien personnel ainsi créé entre deux individualités créatrices spécifiques à travers les siècles qui nous importe.

5 Penchons-nous donc sur l'article, désormais célèbre, où Goytisolo parle de l'art de María de Zayas et qui s'intitule « *El mundo erótico de María de Zayas* »[1], article séparé en deux parties, respectivement sur l'écriture et sur la thématique. Cet article est extrait du recueil *Disidencias*, ouvrage composé en trois parties, et il s'intègre dans une série écrite autour d'un même thème, soit l'érotisme et ses tabous dans les écrits de plusieurs écrivains espagnols du XVe au XVIIe siècle. Pour Juan Goytisolo, lire et faire lire, comprendre et faire comprendre María de Zayas, c'est d'abord se démarquer des lectures critiques antérieures, coupables, selon lui, de considérer les *Novelas amorosas y ejemplares* et leur suite, les *Desengaños amorosos*, comme de simples reflets du réel de son époque, le XVIIe siècle.

6 Pour Goytisolo, ces critiques oublient ainsi un précepte universel : « [toda] obra literaria [es] un discurso sobre discursos literarios anteriores »[2], et font crédit trop facilement aux protestations de « vérité » de l'écrivaine, qui aurait pris ces histoires dans la vie réelle, alors qu'il s'agit d'un expédient vieux comme la littérature pour convaincre le lecteur d'« entrer dans la ronde » de ce qu'on lui propose de lire.

7 Goytisolo lui-même insiste à plusieurs reprises sur cette idée de méta-écriture, que ce soit dans d'autres essais critiques ou dans la mise en pratique de cette vision dans ses fictions, pour ce qui concerne son écriture, à partir de 1966. Rappelons que cette date correspond, chez lui, à sa propre révolution littéraire personnelle et à son évolution vers un « nouveau roman » foisonnant, déstructuré, érudit et polysémique, soit, encore plus précisément, à la rupture que constitue son roman *Señas de identidad*[3]. Comme exemples, on pourrait citer toutes ses fictions, depuis 1966, donc, jusqu'à sa mort ; on se contentera de dire que *Las virtudes del pájaro solitario*[4], par exemple, sont une relecture soufie de saint Jean de la Croix. Revenons à Zayas : Goytisolo met en relief le fait que les *Novelas* et les *Desengaños* sont une déclinaison appliquée du modèle boccacien du *Decameron* (1349-1353), jusque dans ses épisodes érotico-burlesques, fort topiques, mais aussi du « roman byzantin » ou « italianisant », que cultivaient également Lope de Vega et Tirso de Molina, à la même époque.

8 Notre auteur développe l'idée que les textes de Zayas combinent entre eux les topiques dans une structure que Victor Chklovski, le critique formaliste russe, a appelé fort justement structure d'« *argumentos-crucigramas* »[5], où le plaisir du lecteur est d'autant plus grand que la structure de base de ces histoires, connue d'avance du lecteur, sera suivie plus scrupuleusement par l'auteur dans ses codes immuables, ici les tiraillements aporistiques de l'honneur et de l'amour, et l'incompatibilité entre amour et possession de l'être aimé, nous dit Goytisolo. Soit une batterie thématique où seule la bipolarité en question est traitée, avec la victoire de l'amour, mais aussi, nous dit Goytisolo, avec, pour l'héroïne, « [la] obliga[ción] [de] vengarse conforme a los criterios sociales de aquel tiempo »[6]. Cela dit, Goytisolo y décèle également des traces très nettes de féminisme qui, comme on le verra plus loin, intéressent au plus haut point notre

auteur. Mais, pour l'heure, les héroïnes de Zayas semblent bel et bien réagir en fonction des canons de leur époque.

9 Rien de très moderne, alors, dira-t-on, et rien de plus éloigné non plus du « réalisme psychologique » à l'œuvre dans les romans du XIXe siècle, que certains critiques ont voulu rapprocher de ceux de Zayas, alors qu'il s'agit d'un simple théâtre de pantins articulés. Pour Goytisolo, Zayas est extrêmement systématique et didactique, et méconnaît les apports modernes d'un Fernando de Rojas ou d'un Cervantès, produisant un « *discurso inmotivado* »[7] par excellence, bougeant ses personnages en fonction de leur fonction, les abandonnant sans justification quand ils ont servi, et jouant avec les hasards les plus invraisemblables (dans les rencontres ou les coïncidences, par exemple), suivant toutes les conventions acceptées à l'époque.

10 Goytisolo prend comme exemple le topos de la femme déguisée en homme, et dont s'éprend, à son grand trouble, un homme qui ne reconnaît pas la femme – connue et aimée auparavant[8] – sous le mâle déguisement. Il compare alors le traitement du travestisme et des émotions qu'il suscite, chez Lope et chez Zayas[9].

11 On notera que le travestisme est un thème récurrent chez Goytisolo lui-même, qui l'a toujours passionné et qu'il utilise pour remettre en cause les catégories de genre, et ce, très tôt dans sa production : on citera le personnage de travesti de *Tánger*/Uribe dans son tout premier roman, *Juegos de manos*[10] et l'androgyne Claude – dès son prénom – dans *Duelo en El Paraíso*[11], jusqu'à la *drag* Queen-Kong dans *Juan sin tierra*[12].

12 Pour nous, ces remarques de l'écrivain du XXe siècle sont très intéressantes, car elles revendiquent – outre le caractère bien évidemment subjectif de tout centre d'intérêt chez un écrivain – le lien entre roman/création propre et essai/étude sur un objet donné, chez Goytisolo, mais aussi l'intégration, la réutilisation, la « refonte » de cet objet (ici, Zayas et ses thèmes) dans la fiction même de son auteur, soit la mise en pratique on ne peut plus concrète du concept goytisolien d'un « arbre de la littérature » intemporel où puiser à l'envi.

13 Goytisolo montre ici que Lope de Vega, à la grande différence de l'écrivaine, prend ses distances avec la scène de la reconnaissance de l'épouse (Estela ou Diana) par chacun des protagonistes masculins (don Carlos ou Celio) dans les œuvres en question, dénudant le procédé, usé jusqu'à la corde, de la reconnaissance finale, en avouant son invraisemblance intrinsèque. Mais, comme ce procédé est nécessaire à la conduite et à l'existence même du récit, nous dit avec raison Goytisolo, Lope le ridiculise et le parodie. Et ce, alors que, pour notre auteur, la même scène présentée chez Zayas au premier degré, d'une façon si irréaliste, est ridicule, du moins pour le lecteur d'aujourd'hui… mais aussi pour certains lecteurs de l'époque, plus en avance que d'autres sur leur temps, en somme, plus « modernes » dans leurs exigences, face à un canevas qui commençait alors de tomber en désuétude. La modernité d'un procédé, rappelle Goytisolo en accord avec Todorov, est liée au degré d'usure par rapport à son usage dans un laps de temps donné.

14 Mais alors, s'interroge le lecteur, l'œuvre de Zayas aurait-elle dû rester, comme il l'écrit, « [en] ese inmenso panteón de obras reiteradas, muertas antes de nacer, que no quitan ni añaden nada al corpus general de las obras publicadas con anterioridad »[13].

15 D'après tout ce que nous dit Goytisolo dans la première moitié de son essai, à propos de la pauvreté de l'audace scripturale de l'écrivaine des *Desengaños* par rapport à son

temps, on peut légitimement se demander quel est alors l'apport de Zayas à l'« arbre de la littérature », qui fait que Goytisolo s'intéresse à elle.

16 Pour Goytisolo, il s'agit d'un thème – et de son traitement – qui l'intéresse au plus haut point dans sa propre œuvre de fiction et de critique : « *la expresión de la sexualidad femenina y, en general, de los valores eróticos que afloran en [su] universo narrativo* »[14], à laquelle Juan Goytisolo trouve un caractère « réellement insolite » pour l'époque, en deuil de la tradition érotique « savoureuse » du Moyen Âge et de la « subversion sexuelle » de *La Celestina*, une thématique qui serait donc éminemment moderne, vu le contexte spatio-temporel dans lequel évolue l'écrivaine espagnole.

17 Goytisolo commence, dans cette deuxième partie de son article, par rappeler que la présence étonnante de cet érotisme de Zayas embarrasse les commentateurs, qui le passent très souvent sous silence avec leur puritanisme celtibère coutumier, préférant louer ces histoires modéliques, pourtant désuètes et absolument pas originales[15]. On retrouve là un écho de la propre attitude de Goytisolo, toujours à contre-courant des jugements émis par les critiques en fonction de la doxa, politiquement incorrect, et destructeur de mythes, notamment littéraires. Il s'en donne à cœur joie, par exemple, dans son roman *Reivindicación del conde don Julián*[16], en s'attaquant aux « écrivains de 98 » les plus intouchables, ou même à Federico García Lorca, mais il s'agit alors, précisons-le, des Lorca, Unamuno ou *Azorín* « statufiés » et objets d'hagiographies ineptes, selon lui.

18 Il existe aussi une autre parenté entre Zayas et Goytisolo, c'est que, après avoir censuré la production goytisolienne entre 1966 et 1975, *i.e.* sous Franco, et ce, notamment à cause des critiques politiques, historiques et sociales qu'il proposait, et à cause, aussi, de sa profession de foi homosexuelle – toutes ces rébellions étant d'ailleurs liées chez notre écrivain –, l'Espagne désormais démocratique a reconnu, même si ce fut avec bien des réserves, le legs goytisolien à l'histoire de la littérature. Mais elle l'a fait en occultant le plus possible, comme dans le cas de l'écrivaine du Siècle d'or, l'aspect sexuel de ces écrits, toujours embarrassant dans son aspect violemment destructeur des catégories de la société contemporaine et de ses revendications de l'intime comme pesant sur le social.

19 Goytisolo rappelle ici longuement, avant de se pencher sur le cas de Zayas, que les critiques péninsulaires – mais aussi plusieurs hispanistes étrangers –, influencés par une vision morale d'origine judéo-chrétienne, ont toujours poussé les hauts cris, et pas seulement en plein national-catholicisme franquiste, devant la présence de la sexualité dans les pages d'un roman espagnol, quand ils ne l'occultaient tout simplement pas. Et ces observations de notre auteur reviennent souvent, particulièrement sous sa plume d'essayiste. Dans le cas de María de Zayas, il nous apprend que la plupart des critiques ont parlé de « lubricité » à son propos, comme s'il s'agissait de porter un jugement moral sur une œuvre, en tentant de l'excuser par des arguments tous plus spécieux les uns que les autres.

20 Goytisolo allègue que l'existence de ces critiques prudes trouve son explication dans le fait que l'Espagnol s'est toujours jugé, du fait de ses racines catholiques et du rejet de son arabité, non porté sur « la chose », l'appétit sexuel effréné étant propre, selon les époques, aux Français, voisins détestés du nord, ou aux Maures, voisins détestés du sud, mais jamais au « carpetovetónico », selon le terme qu'utilise souvent dans son œuvre Goytisolo. Ce terme, on pourrait le traduire, faute de mieux, par « espagnol jusqu'au bout des ongles », équivalent de notre « franchouillard » national ; lequel Espagnol, dit-

il en citant le frère Felipe de Meneses, ne connaîtrait pas spontanément le désir : « la inclinación a lo sensual [...] no es natural de la nación española »[17].

21 Goytisolo développe souvent dans ses articles, mais aussi dans ses fictions, ce point de vue sur la société espagnole à travers l'histoire, par exemple dans *Juan sin tierra*. Il renverse alors la perspective compassée, proche de celle des censeurs, que l'on peut lire chez la plupart des critiques, en insistant au contraire sur la présence de l'érotisme dans les œuvres de certains écrivains espagnols fort connus, contemporains ou – de manière plus provocante mais toujours scientifiquement convaincante – issus du passé. Par exemple, pour ce qui concerne les grands classiques, l'Archiprêtre de Hita et son *Libro de buen amor*, qui nous est pourtant parvenu incomplet, du fait de cette prompte censure anti-érotique, en son temps déjà. Goytisolo écrit donc sur l'Espagne de Rojas, sur *La Lozana andaluza* et ses traits érotiques, mais aussi sur « l'obsession excrémentielle de Quevedo », de même qu'il a donné, comme il le dit lui-même dans cet essai sur Zayas, un cours sur « Erotismo y represión en la literatura española »[18] aux États-Unis.

22 Il s'inscrit alors à la suite des recherches d'un Américo Castro ou d'un Xavier Domingo, le premier étant un chercheur atypique qui l'a beaucoup influencé, à une époque où le franquisme était vivace, le second étant l'auteur de l'*Érotique de l'Espagne*, en 1967[19]. Il s'agit de chercheurs qui essayaient de débusquer les traces, parfois subtiles, de l'érotisme dans une œuvre, quand celui-ci, de toute façon, était peu présent, à cause du poids de la religion catholique et du lien inconscient, développé par Juan Goytisolo dans son roman *Reivindicación del conde don Julián*[20], entre la sexualité – homosexuelle ou hétérosexuelle – et l'arabité. Les Arabes étaient vus comme de véritables « bêtes », guidées uniquement par leur instinct sexuel sans limites, ils étaient considérés comme extrêmement dangereux, car ils niaient et détruisaient la « civilisation » (hispanique, s'entend).

23 Dans ce panorama répressif, l'éros féminin hispanique est, non seulement tabou, mais il n'existe même pas ! En effet, la « femelle espagnole » est chaste et pure, c'est une vierge absolue, et toute transgression de cette attitude dans une œuvre littéraire ou de cette vision mystique, par conséquent, de l'éros de la femme hispanique, comme l'opère, par exemple, Fernando de Rojas avec son personnage de Mélibée, s'avère être d'une force destructrice incomparable vis-à-vis de la société. Goytisolo voit une illustration de cette transgression dans les œuvres de María de Zayas, par la revendication de cet éros tabouisé d'ordinaire chez la femme espagnole, mais à un degré certes moindre que chez Rojas.

24 Il nous rappelle en effet que, pour Zayas, le conflit amour/honneur est majeur et que la virginité de la femme reste son bien le plus précieux, un bien dont la perte peut provoquer des catastrophes. Mais fallait-il s'attendre à une autre conception à l'époque, de la part d'une femme de la classe sociale de l'écrivaine ? En revanche, l'expression de cet éros est déjà audacieuse pour l'époque, justement, car le respect du « code » d'honneur de la femme n'est qu'« apparent », pour Juan Goytisolo : « Nuestra escritora rinde tributo en apariencia a los valores consagrados pero [...] introduce en sus relatos una actitud moral que contradice y zapa de modo sutil los fundamentos del código que exteriormente respeta »[21].

25 Il insiste sur le féminisme de Zayas, qu'il qualifie de « tenace, précurseur », lequel féminisme fait de l'écrivaine la cousine avant l'heure des suffragettes anglaises, comme quelques rares critiques, selon Goytisolo, ont su le percevoir avant lui. Pour étayer sa vision d'une María proto-féministe, il cite la dénonciation de l'offense habituelle faite

aux femmes par la narratrice « fil rouge » de l'argument des différents « *desengaños amorosos* » constituant le *Sarao y entretenimiento honesto* : « *pues ni comedia se representa ni libro se imprime que no sea todo en ofensa de las mujeres, sin que se reserve alguna* »[22]. Il voit en Zayas une écrivaine précurseure de l'intellectuelle engagée, comme plus tard Susan Sontag ou Simone de Beauvoir. Zayas parle de la condition féminine comme une vraie membre du *Women's Lib*, parlant des hommes comme les colons des femmes et qui en font leur vassales. Le mythe de la virginité sacrée des femmes, dit-elle à un autre endroit, n'aurait été inventé par les hommes que pour mieux le profaner par le propre mythe de leur vigueur virile, profession de foi que ne renieraient pas aujourd'hui les féministes les plus radicales.

26 Voyons à présent le sort que María de Zayas réserve à cette « crainte » émolliente et délétère de « l'honneur » chez la femme :

> ¿Por qué, vanos legisladores del mundo, atáis nuestras manos para las venganzas, imposibilitando nuestras fuerzas con vuestras falsas opiniones, pues nos negáis letras y armas? [...]; y así, por tenernos sujetas desde que nacemos vais enflaqueciendo nuestras fuerzas con los temores de la honra, y el entendimiento con el recato de la vergüenza, dándonos por espadas ruecas y por libros almohadillas[23].

27 Il est important de constater que la revendication par Zayas de ce que l'on appelle, de nos jours, l'« égalité de sexes », passe par celle d'une éducation « virile », où ne manquent certes pas les livres, donc la culture et l'instruction, mais aussi les armes, dont l'absence efféminé encore davantage les femmes, les affaiblit en les faisant se préoccuper uniquement de ces maudits codes d'honneur et de pudeur. Ailleurs, mais dans le même ordre d'idée, elle écrit *via* son personnage de Matilde, dans *Amar sólo por vencer*, que les hommes prétendent « *afeminarnos más que Naturaleza nos afeminó* »[24]. Il y a là un raccourci saisissant de l'exigence moderne de déconstruction des genres telle qu'elle sera théorisée par les féministes *queer* américaines, comme Judith Butler ou Eve Kosofsky Sedgwick[25], et défendue par Goytisolo, tant dans ses fictions que dans ses essais et articles.

28 Ce qui est remarquable, c'est que, non contente de refuser le simple statut d'« objet », d'« élément passif », que leur assignent les hommes, Zayas – fait remarquer Goytisolo – plaide pour une exigence clairement sexuelle de la femme où « *éste [el hombre] puede ser igualmente objeto erótico suyo* »[26]. Nous-même reconnaissons dans ces commentaires l'attitude de Goytisolo dans ses romans, *via* ses narrateurs qui jettent un regard de désir et de possession sur l'homme, sur le mâle, regard érotique peu courant dans le roman ou la nouvelle espagnole de l'époque (années 55-75), et ce, depuis les toutes premières fictions. On pense, par exemple, à la nouvelle « *Otoño, en el puerto, cuando llovizna* »[27] et le regard amoureux posé sur le pêcheur Raimundo, jusqu'aux Arabes croisés par le narrateur Álvaro près des hammams des Gares de l'Est et du Nord à Paris, dans *Señas de identidad*[28].

29 Bien entendu, dans le cas des dispositifs goytisoliens, le narrateur est un homme – sauf le cas de la narratrice de *La isla*[29] –, et le regard est donc homoérotique, même implicitement dans ses premiers romans, mais la revendication est la même, et elle est de poids : dire le désir de l'homme comme objet érotique, que l'on soit femme hétérosexuelle au XVIIe siècle ou homme homosexuel au XXe siècle, deux catégories également brimées et réduites au silence (au moins en 1972, quand Goytisolo écrit l'article) et que ces deux auteurs tentent de faire entendre. Chez María de Zayas, ce sont les rêves et visions phalliques des héroïnes, telle Jacinta dans *Aventurarse perdiendo*,

et trois siècles plus tard, ce sont les mêmes délires et phantasmes dans les romans goytisoliens, où il s'agit de se perdre, comme dans *Juan sin tierra*, au milieu des moustaches dressées du viril Tariq, « huitième pilier de la sagesse », ou bien de s'ébaubir devant la grande queue de la fausse mère-grand de *Reivindicación del conde don Julián*.

30 Les héroïnes de Zayas disent clairement qu'elles dorment avec leurs amants et qu'elles peuvent être déçues ou frustrées par les prestations de ces derniers (voir « *El prevenido engañado* », par exemple, où l'amant de doña Beatriz, un esclave noir, implore la dame de le laisser enfin en paix, ne pouvant plus assouvir son appétit sexuel débordant). Pour notre écrivain du XXe siècle, María de Zayas, ici, se montre éminemment « moderne », car elle insiste beaucoup sur le désir de ses protagonistes féminines d'obtenir une satisfaction sexuelle primordiale et extrêmement concrète, différente de celle des hommes que, par ailleurs, elle moque pour leur vanité et leur manquement à leurs devoirs. On songe alors aux relations bien peu satisfaisantes, pour les femmes, telles que décrites dans les romans béhavioristes de Goytisolo, au début des années 60, juste avant la fracture de 1966 évoquée *supra*. Les mâles y sont présentés exactement de la même façon que chez María de Zayas, hâbleurs, lâches et démissionnaires[30].

31 Selon nous, par exemple, la Claudia de *La isla*, à l'autonomie sexuelle revendiquée dans la Torremolinos *jet set* du début des années 60, est la descendante de la mystérieuse dame flamande de *Tarde llega el desengaño*, qui fait de don Jaime son jouet sexuel, inversant le jeu de rôles érotique conventionnel de son époque. Juan Goytisolo veut en quelque sorte inverser/invertir la société : dans le premier récit de *Fin de fiesta*[31], c'est le mari, dans un couple de Suédois en vacances en Espagne, qui coud à la machine Et, après 1966, notre auteur se déchaîne, que ce soit avec l'ange de *Makbara*[32] qui a perdu son sexe, ou avec le Petit Chaperon Rouge, qui devient garçon dans *Reivindicación del conde don Julián*.

32 Goytisolo subvertit ainsi les valeurs traditionnelles bourgeoises, comme Zayas les valeurs aristocratiques, ce que ne manque pas de faire remarquer notre auteur, pointant une nouvelle subversion présente chez Zayas, celle des classes, par l'expression de l'éros d'une protagoniste. En effet, dans *El prevenido engañado*, doña Beatriz harcèle de son désir un esclave noir, ce qui était extrêmement insolite dans un récit de l'époque. Dans *Juan sin tierra*, ce sont les esclaves noirs de Cuba que le narrateur veut voir lui faire subir les derniers outrages et, curieusement, dans *La isla*, une touriste américaine se plaignait du fait que, après avoir dansé avec elle une demi-heure, son danseur noir « n'était même pas excité ». Et de rajouter, fidèle au cliché du Noir, hypersexuel par rapport au blanc : « *A un blanco se lo perdono todavía, pero a un negro…* »[33]. Or, coïncidence ou non, doña Beatriz agit de la même sorte avec le Noir qui n'en peut mais, face à cette nymphomane.

33 Puisqu'il s'agit alors, dans le cas de Goytisolo, d'homosexualité, on remarquera que María de Zayas non plus n'est pas en reste de ce point de vue-là, dans ce que l'on pourrait croire être l'apanage de notre écrivain, ce qui est plus surprenant encore pour l'époque. Goytisolo nous apprend ainsi que, dans *Mal presagio casar lejos*, l'héroïne, doña Blanca, soupçonnant chez son mari l'existence d'une maîtresse – car celui-ci se montre de moins en moins enclin à l'honorer –, le découvre par hasard dans les bras de son page. Et Goytisolo de citer : « *Vio acostados en la cama a su esposo y a Arnesto, en deleites tan torpes y abominables, que es bajeza, no sólo decirlo, mas pensarlo* »[34]. Cette scène nous rappelle particulièrement une découverte quasi équivalente dans *Señas de identidad* où

l'élève préféré d'une professeur de piano, qui la regarde amoureusement, couche finalement avec le fils de cette dernière.

34 On trouve donc, dans ces deux auteurs, une même subversion de la société[35], d'abord par le sexe souvent partagé avec une classe sociale inférieure, comme ici dans la scène de Zayas, ensuite par le caractère homoérotique de cette relation, qui redouble en quelque sorte le scandale. Goytisolo insiste sur la rupture que représente chez notre écrivaine cette scène – parfois négligée par les critiques –, tant d'un point de vue de la norme littéraire que de la norme sociale de l'époque : d'où son audace à plus d'un titre, face au modèle littéraire et face au modèle social. Par conséquent, face à un événement « iné-dit » de la sorte, doña Blanca ne sait comment réagir, nous dit Goytisolo : elle brûle le lit du péché, comme les censeurs, plus tard, voulurent en quelque sorte « brûler » *Reivindicación del conde don Julián*, pour faire disparaître totalement la chose en réduisant en cendres ce qu'elle « dit ». Goytisolo ne tranche pas quant au sens de cet autodafé, mais nous voyons dans la réaction de la pure doña Blanca, ici, non pas un reflet de María de Zayas, mais plutôt de l'opinion publique qui ne sait pas comment réagir, devenant elle-même interdite face à cette action « sans code », proprement « invraisemblable », socialement comme littérairement.

35 Goytisolo met également en relief la violence de cet érotisme, « sadique » avant la lettre, même si pour lui, justement, la littérature écrite par les Espagnol(e)s n'a jamais engendré de Sade, à la différence de leurs si vicieux voisins, les Français, et ce, à cause du tabou moral pesant sur les lettres ibériques au cours des siècles. Sans en faire une écrivaine précurseure du Divin Marquis, Juan Goytisolo liste les différentes scènes qui peuvent s'en rapprocher chez Zayas, insistant sur ce qu'elle met elle-même en relief par l'intermédiaire de détails soignés et manifestement écrits avec jubilation, en particulier dans la *Parte segunda del sarao y entretenimiento honesto* : du côté du sadisme, on citera, à la suite de Goytisolo, un viol sous la menace d'un poignard, et la saignée fatale de la victime pour qu'elle meure « à petit feu » – dans au moins deux récits, dont celui de la pauvre doña Blanca –, mais aussi : une décapitation avec vol de la tête de l'infortunée – plusieurs fois, ce qui montre une véritable obsession auctoriale plus ou moins (in)consciente –, vol proche du fétichisme, ou encore une exhibition des blessures sur son corps nu par l'héroïne, proche du binôme exhibitionnisme/voyeurisme.

36 Or, Goytisolo, de ce côté-là, est aussi orfèvre en la matière : sadisme, fétichisme, exhibitionnisme et voyeurisme courent tout au long de ses romans, de manière inconsciente dans les premiers, et pleinement consciente et provocatrice à partir de la fin des années 60 et, particulièrement, de *Reivindicación del conde don Julián*. Avant 1966, on peut citer : les rapports sadomasochistes des adolescents de *Duelo en El Paraíso*, ou de *La resaca*[36] ; l'exhibition des jeunes corps musclés et nus sur les plages désertes, complaisamment décrits par le narrateur… et regardés par les voyeurs des plages de cette société franquiste réprimée sexuellement, dans *Para vivir aquí* ; ou celle des corps tourmentés, saignants et meurtris, dans *Juegos de manos* ; sans oublier le fétichisme : *cf.* la focalisation sur le *jean* d'un bel adolescent des bas quartiers, ou sur le rude lit, aux draps froissés après l'amour, d'un robuste pêcheur…

37 C'est aussi dans ces scènes-là que, pour Goytisolo, Zayas s'éloigne le plus de l'écriture topique de son temps, la rendant légèrement parodique ou simplement plus personnelle, et c'est bien ce que Goytisolo fait lui-même, plus franchement encore que Zayas, quand il parodie le style de la propagande franquiste dans la restitution des

dialogues de certains personnages, dans ses toutes premières œuvres, ou même sans guillemets aucuns dans *Señas de identidad*. Puis, lorsqu'il s'attelle à une remise en cause beaucoup plus ardue et parfois mal reçue dans son propre pays, en laissant de côté dans ses romans, dès 1966, le langage du militantisme antifranquiste désormais dogmatique, caduc, stérile et qui s'est mué lui-même en une simple « rhétorique inversée » du langage des Vainqueurs de 1939, et incapable, au final, de renverser le dictateur…

38 Nous insistons sur le fait que Goytisolo ne fait pas de Zayas, *in fine*, et en opposition avec ce qu'il avait dit dans sa Première Partie, une subtile rebelle dans son écriture, à la différence de lui-même après 1966, mais il insiste bien, en revanche, sur l'audace thématique, malgré « le style guindé et inerte » de l'écrivaine : comme lui-même, pensons-nous, était déjà audacieux dans ses écrits d'avant 1966, pour ce qui est de ses obsessions érotiques, *via* une écriture de qualité, mais, en réalité, quant à elle, assez conventionnelle. Et ce, jusqu'au moment où ces deux rebellions, langagière et sexuelle, allaient dorénavant se réunir à partir de cette date clef en une audacieuse et novatrice stratégie d'écriture, en plein accord avec son *aggiornamento* intime.

39 Tout en rappelant, dans la conclusion de son article, que, à la différence d'un critique comme Agustín González de Amezúa, il ne faut surtout pas voir un « document social ou *costumbrista* » de son époque dans les œuvres de María de Zayas, Goytisolo rappelle tout de même, à notre avis fort opportunément, que le lien de ces petites histoires d'amour(s) finement salées et, en quelque sorte, « rocambolesques » – avant l'heure, s'entend – avec l'histoire, « la grande », existe néanmoins. Écoutons plutôt l'analyse qu'en fait Goytisolo :

> Las alusiones a la lucha [de España] con Portugal y el levantamiento de Cataluña, así como el rumbo desastroso de las guerras con Francia revelan su desazón por la pérdida del espíritu caballeresco y ánimo combativo, y, fiel a sus convicciones feministas, lo achaca al desdén y abandono en que los hombres tienen a las mujeres[37].

40 Ce n'est pas, malgré tout, que María de Zayas soit ce que l'on pourrait qualifier de nos jours, anachroniquement, une « progressiste », ni même une « libérale » au sens plus ancien du terme, car, excepté son féminisme, elle apparaît plutôt en accord avec les valeurs de son temps les plus conservatrices : elle est xénophobe et raciste, surtout anti-Flamands et anti-Portugais, mais aussi anti-Maures et anti-convers… Pour elle, le Maure Hamete est nécessairement un traître, qu'elle décrit avec un racisme naïf désarmant dans l'une des nouvelles.

41 Il est piquant de voir que cette traîtrise topique, dans la Péninsule et sa littérature, de l'Arabe vis-à-vis des Espagnols sera revendiquée par un net mouvement d'inversion, dans les écrits de Goytisolo, que ce soit dans ses fictions, ainsi qu'on l'a dit avec *Reivindicación del conde don Julián*, par exemple, mais aussi dans ses essais (*cf. Crónicas sarracinas*[38] et la récupération de l'arabité de l'Espagne, parmi de multiples exemples). Ajoutons les *a priori* de la « vieille chrétienne » qu'était María de Zayas contre la valetaille, des « animaux domestiques » pour l'une de ses héroïnes. Elle s'oppose donc, de ce point de vue-là, à nouveau, à Goytisolo, comme pour l'essentiel de son écriture post-1966. Mais les thèmes érotiques zayesques dépassent, pour notre auteur, ces opinions réactionnaires, fort répandues alors, et sont au contraire ceux d'une audacieuse et libre femme de lettres, encore maintenant, selon Juan Goytisolo. En effet, d'après lui, comme il le dit en conclusion :

> En un país cuya literatura ha servido desde siglos de vehículo transmisor – a menudo admirable – a la institucionalización de sus complejos y frustraciones

> sexuales, las novelas de María de Zayas se destacan de modo señero y nos conmueven aún con la frescura de su insólito y audaz desafío Dans un pays [l'Espagne, bien entendu] dont la littérature a servi depuis des siècles de courroie de transmission – souvent admirable – à l'institutionnalisation de ses complexes et de ses frustrations sexuelles, les nouvelles de María de Zayas se distinguent de manière toute particulière et nous touchent encore par l'insolence de leur défi insolite et audacieux[39].

42 Certains objecteront que la présence de la femme et la défense de sa sexualité ne sont pas très présentes dans les romans et fictions de Goytisolo : or, c'est un cliché, de ceux que notre auteur, justement, combat vaillamment. Il y a maints exemples de situations comparables à celles des nouvelles de Zayas, dans l'œuvre de l'écrivain espagnol. Avant 1966, surtout, et particulièrement dans les romans des années 50, Goytisolo présente des femmes dont le désir est bâillonné par le franquisme, ce désir n'en surgissant parfois que plus violemment derrière la frustration : lorsqu'elles sont en butte à l'égoïsme ou à la lâcheté des hommes, elles tentent de se libérer d'eux ou de les prendre à leur propre piège.

43 Dans les fictions du début des années 60, les femmes de Goytisolo, en effet, trompées par leur mari, mal, peu ou pas considérées, ni caressées, comme l'androgyne Claude dans *Duelo en El Paraíso*, déjà, ou Claudia dans *La isla*, sont des femmes modernes, libres (mais à quel prix, parfois), qui conduisent leur vie comme leur voiture : des femmes quasiment « viriles », en quelque sorte, ce qui, au vu de tout ce que l'on a déjà observé, n'étonnera guère le lecteur. Parfois, elles fantasment, comme des hommes, sur un mâle au *jean* moulant ses fesses viriles, ou « se paient » un amant d'un soir. L'autopsie du couple bourgeois des histoires de *Fin de fiesta* ou de *Para vivir aquí*, en lien avec la faillite d'un système socio-politique, est impitoyable. Après 1966, certes, l'homosexualité masculine prend davantage de place, et une place explicite, dans les romans de notre auteur, plutôt que l'expression de la répression de la sexualité féminine, et les femmes disparaissent quelque peu, même si, pour autant, elles ne sont pas totalement absentes du tissu textuel. On citera, par exemple, l'hommage de l'écrivain à sa jeune traductrice décédée soudainement, Joëlle Lacor, dans *La cuarentena*[40], jusqu'à un nouvel hommage particulièrement émouvant, dans l'avant-dernier « roman »/autofiction de Juan Goytisolo, à sa femme Monique, (plusieurs années) après sa mort d'un cancer, dans *Telón de boca*[41].

44 On notera également que Juan Goytisolo a écrit d'autres articles sur des femmes écrivains et/ou des femmes engagées, en nombre suffisant pour que l'on puisse en tirer des remarques sur la cohérence de son propos : rendre hommage à celles qui, dans leurs livres ou par leur action, ont revendiqué comme Zayas de l'audace par rapport à leur temps, notamment et particulièrement dans ce qui constitue leur sexualité propre et leur désir de l'assumer en liberté. Goytisolo voit, *a priori* curieusement pour le lecteur non-averti, ce type de femme libérée dans Sor Juana Inés de la Cruz, qu'il évoque à partir de la critique qu'il fait du livre d'Octavio Paz, *Sor Juana Inés de la Cruz o Las trampas de la fe*[42], que nous ne développerons pas ici du fait de son intérêt périphérique par rapport au sujet qui nous occupe, à savoir, María de Zayas.

45 Enfin, on notera l'importance de l'article « *Remedios de la concupiscencia según Fray Tierno* », où Goytisolo synthétise ses différentes idées sur la société espagnole, franquiste, mais aussi d'avant le franquisme, idées que l'on retrouve aussi dans l'article sur María de Zayas, et qui sont, pour résumer en quelques mots ce que l'écrivain y dissèque de manière critique : « *la intangibilidad de la familia y la sacrosanta "misión"*

biológica de la mujer »[43]. Il met en relief, bien évidemment pour les opposer, le développement des luttes féministes et la prise de conscience des mouvements de libération *gays*, apparus avec la fin du franquisme. Malgré tout, le caractère rétrograde d'une certaine gauche est incarné pour lui par un Enrique Tierno Galván, maire socialiste entre 1979 et 1986 à Madrid, personnage à l'époque profondément aimé, puis franchement mythifié, mais que Goytisolo – et il fut peut-être le seul à le faire – juge réactionnaire d'après certaines de ses déclarations, comme celle-ci : « *la creación de movimientos feministas independientes de los partidos constituye, en su opinión, "un caso muy claro de desviación revolucionaria"* »[44].

46 Quant au couple « révolutionnaire » issu de ce retour à la démocratie, c'est un couple nouveau, à réinventer totalement, mais il apparaît bien vite que le couple homosexuel, selon Tierno Galván, est exclu de ce schéma, coupable qu'il est, selon lui, de désordres, car uniquement basé sur l'instinct (sic) : les droits accordés aux homosexuels remplissent d'horreur Tierno Galván, car ils contreviendraient à l'ordre social immuable… Ce qui nous intéresse ici, au-delà des limites d'un progressisme pas si universel qu'on l'aurait cru, c'est de voir que Goytisolo relie cette intolérance contre les homosexuels à celle concernant la sexualité féminine, puisque, dans ses réponses, Tierno Galván fait déjà de lui-même l'amalgame entre les deux sexualités, comme on vient de le voir. D'où les corollaires qu'en tire Goytisolo, exprimés de manière volontairement provocante :

> Imaginemos su horror [el de Tierno Galván] ante las manifestaciones multitudinarias de mujeres que […] proclaman alegremente a los cuatro vientos su abominable condición de adúlteras o la felación apoteósica de una pareja gay durante las Jornadas Libertarias del parque Güell en presencia de doscientas mil personas[45].

47 D'où, enfin, la conclusion de notre écrivain, que l'on peut rapprocher, pour ce qui nous intéresse ici, de son commentaire de l'œuvre écrite par María de Zayas :

> La existencia de un impulso sexual rebelde a la normatividad puritana de los teólogos y portavoces de la supuesta ideología progresista es pues un desafío saludable a los propósitos de quienes […] rehúsan tener en cuenta los deseos y aspiraciones de los seres humanos reales y concretos para transformarlos en un rebaño castrado y dócil sobre el que asentar su dominio. […] [C]onviene recordar que un pueblo adulto, esto es, un pueblo cuyos miembros aprendan a disponer libremente de sus cuerpos, será un pueblo que aceptará difícilmente que se le impongan leyes y formas políticas opresoras[46].

48 Le lien entre la défense de la sexualité féminine et celle de l'homosexualité est alors on ne peut plus clair. Certes, le thème de l'homosexualité n'est pas très présent dans les essais et articles de Juan Goytisolo, à la différence de ses fictions, où l'on a vu qu'elles prolifèrent, car il considère, d'abord, que la sienne est une affaire intime et non point collective, et qu'il l'a suffisamment expliquée dans son autobiographie ou dans ses fictions, par le biais de la « mise à distance » littéraire. Pour autant, ce thème n'en est pas totalement absent. Goytisolo traite en fait l'homosexualité, quantitativement et qualitativement, de la même manière que la sexualité féminine. Il ne rechigne ainsi absolument pas à la mentionner comme quelque chose de naturel, à l'étudier et à la défendre, à propos d'écrivains comme José Lezama Lima, Jaime Gil de Bidema, Severo Sarduy et tant d'autres, et ce, très tôt, au regard de l'époque répressive où il écrit.

49 Mais Goytisolo traite ce sujet du moment qu'on ne l'étiquette pas « écrivain *gay* » ou communautariste, parce que pour lui, justement, les répressions de l'homosexuel et de la femme sont bel et bien une seule et même répression plus vaste, qui englobe la

sexualité, donc *les* sexualités, et leurs marges[47]. Et, aussi, toutes les marges opprimées, comme les minorités ethniques, raciales ou religieuses. C'est pourquoi nous avons voulu voir dans les pages consacrées à María de Zayas un exemple de sa propre prise de position envers une sexualité opprimée.

50 Là encore, son rejet de toute ghettoïsation et de toute taxinomie considérée par lui comme trop réductrice, de toute « prison » stéréotypée, fait que Juan Goytisolo ne parle pas uniquement des homosexuels, mais de tous les « parias », qu'il englobe dans une seule caste réprimée par les mythes et les stéréotypes, mais aussi par les lois et les coups de matraque. D'où le lien profondément original entre Zayas et Goytisolo, *via* cette parenté dans cette nature partagée de parias. Femmes et homosexuels, Arabes, Noirs et Juifs, même combat !, semble nous dire Goytisolo[48].

51 Pour conclure, nous dirons que, bien entendu, chaque écrivain, chaque individu est unique et singulier, et Zayas développe, d'une part un racisme – surtout d'époque, mais cela ne l'excuse en rien – qui n'est absolument pas celui de Goytisolo, et d'autre part, une imitation sans génie de modèles littéraires en passe d'obsolescence, selon l'opinion communément admise. Il y a là deux grandes différences avec la renaissance personnelle et générationnelle de notre écrivain, dès 1966, et son combat acharné, à la fois contre les préjugés raciaux et contre les poncifs, *topoï* et autres stéréotypes littéraires. Malgré tout, les ressemblances entre Zayas et Goytisolo, et l'empathie de ce dernier avec d'autres femmes écrivains, ou d'autres femmes « libres », est, ainsi que l'on a voulu le montrer, patente. Et l'on pourrait presque s'écrier : « María, c'est vraiment lui ! ».

52 En effet, on a vu que Goytisolo, en se penchant sur cet arbre de la littérature, à travers la distance des siècles et en parlant tout particulièrement de María de Zayas, parlait bel et bien de lui. Mais, n'est-ce pas le lot de tout écrivain ou de tout critique ? Pensons aux autres « doubles » de Goytisolo, masculins ceux-ci, que sont, ailleurs dans son œuvre, les hétérodoxes et marginaux José María Blanco White, Luis Cernuda ou encore Jean Genet[49]. De plus, le regard qu'il porte sur l'écrivaine est le regard d'un homme du XXe siècle sur une femme du XVIIe siècle, regard subjectif à l'extrême[50], puisque les spécialistes de María de Zayas disent presque toutes et tous que le Goytisolo de cet article était le seul, alors, à dire cela d'elle et à trouver tout ce qu'il avait trouvé dans l'œuvre de Zayas, même si une réévaluation du féminisme de notre écrivaine – encore considéré majoritairement comme « conservateur »[51], en acceptant l'oxymore – s'opère progressivement depuis quelques années, avec de nouvelles et récentes lectures *queer*, par exemple.

53 Tout regard est donc personnel, c'est entendu, puisque, selon le spécialiste de la lecture qu'est Vincent Jouve, « l'œuvre se prête [...] à différentes lectures » ; cependant, il ajoute tout aussitôt cette précision de taille : « Mais elle n'autorise pas n'importe quelle lecture. La liberté du lecteur est elle-même codée par le texte »[52]. On ne saurait dire alors pour quelle raison on refuserait le regard, la lecture, de Goytisolo au seul prétexte qu'ils seraient différents. Seules comptent les justifications, les démonstrations, les « preuves » de ce regard, qui ici sont convaincantes, particulièrement par rapport aux *a priori* des époques, aux vulgates et autres mythes, clichés et légendes sur la société et la littérature espagnole – particulièrement, pour ce qui concerne le cas de María de Zayas, sur ce que *pouvait* ou *devait* écrire une femme de son époque.

54 Il s'agit donc d'un regard anticonformiste et scientifique dans le même temps, salutaire comme purent l'être à leur époque les apports d'un Barthes, d'un Foucault ou d'un

Derrida à la littérature, notamment, qui pensèrent à revers de leur temps pour en décoder les stéréotypes de fonctionnement, notamment dans les productions culturelles. La seule conclusion possible, c'est donc, comme on vient de le voir, que tout écrivain s'écrit en écrivant sur les autres et, dans le cas de Goytisolo, l'extrême cohérence de son propos, tant réflexif que romanesque, le prouve de manière saisissante : notamment avec cette défense de la sexualité de la femme du XVIIe, que Zayas développe de manières diverses, et que Goytisolo voit en fait comme celle de l'homosexuel du XXe, c'est-à-dire en tant que combat, à la portée véritablement sociopolitique, à mener sans relâche. L'intertextualité entre les deux écrivains réside autant dans la vie que dans l'œuvre, et les liens textuels entre les deux créateurs, même s'ils ne sont que thématiques, établissent une parenté forte et convaincante, que Goytisolo débusque chez Zayas, puis développe dans ses propres œuvres, critiques et fictionnelles, avec vraisemblablement, dans le cas des fictions, une plus ou moins grande conscience de son propre mimétisme par rapport à « María ».

55 La complicité de l'écrivain espagnol avec cette femme de son pays, mais d'un tout autre siècle, dans la rébellion est bien là son propos le plus original, et un apport qui empêche définitivement de faire de Goytisolo un homme de ghetto, un égoïste ou un misogyne. Enfin, si cette vision, médiatisée par Juan Goytisolo, d'une María de Zayas en *pasionaria* moderne de l'érotisme féminin revendiqué nous semble si intéressante, il ne faut pas oublier non plus qu'elle a à supporter une nouvelle médiatisation, la nôtre, je veux dire, enfin, « la mienne » de lecteur et d'homme.

BIBLIOGRAPHIE

BEN SALEM Abdelatif, (coord.), *Juan Goytisolo ou les paysages d'un flâneur,* Paris : Fayard/Institut du Monde Arabe, 1996.

COSTA PASCAL, Anne-Gaëlle, *María de Zayas.* « *Novelas amorosas y ejemplares* », Neuilly : Atlande, 2020.

DOMINGO, Xavier, *Érotique de l'Espagne*, Paris : Jean-Jacques Pauvert, 1967.

DOMINGO, Xavier, *Erótica hispánica*, Paris : Ruedo Ibérico, 1972.

GOYTISOLO, Juan, *Juegos de manos*, Barcelone : Destino, 1954.

GOYTISOLO, Juan, *Duelo en El Paraíso*, Barcelone : Destino, 1955.

GOYTISOLO, Juan, *La resaca*, Paris : Librairie Espagnole, 1958.

GOYTISOLO, Juan, « Otoño, en el puerto, cuando llovizna », *in : id., Para vivir aquí*, Buenos Aires : Sur, 1960.

GOYTISOLO, Juan, *La isla*, Barcelone : Seix Barral, 1961.

GOYTISOLO, Juan, *Fin de fiesta. Tentativas de interpretación de una historia amorosa*, Barcelone : Seix Barral, 1962.

GOYTISOLO, Juan, « Cernuda y la crítica literaria española », *CRI*, 5, février/mars 1966, p. 54-62.

GOYTISOLO, Juan, *Señas de identidad*, Mexico : Joaquín Mortiz, 1966.

GOYTISOLO, Juan, *Reivindicación del conde don Julián*, Mexico : Joaquín Mortiz, 1970.

GOYTISOLO, Juan, *Obra inglesa*, Buenos Aires : Formentor, 1972.

GOYTISOLO, Juan, « El mundo erótico de María de Zayas », *Cuadernos de Ruedo Ibérico*, Paris, 39-40, X-1972/I-1973, p. 3-27, dans *id., Disidencias*, Barcelone : Seix Barral, 1977, éd. citée Madrid : Taurus, 1992, p. 77-143.

GOYTISOLO, Juan, *Juan sin tierra*, Barcelone : Seix Barral, 1975.

GOYTISOLO, Juan, « La España de Fernando de Rojas », *Triunfo*, 30-VIII-1975.

GOYTISOLO, Juan, « Notas sobre *La lozana andaluza* », *Triunfo*, 689, 10-V-1976, p. 50-55.

GOYTISOLO, Juan, « Quevedo: la obsesión excremental », *Triunfo*, 710, 4-IX-1976, p. 38-42.

GOYTISOLO, Juan, « Remedios de la concupiscencia según Fray Tierno », *El Viejo Topo*, 16, janvier 1978, p. 8-11 dans *id., Libertad, libertad, libertad*, Barcelone : Anagrama, 1978, éd. citée *id., Pájaro que ensucia su propio nido*, Barcelone : Mondadori, 2003, p. 99-110.

GOYTISOLO, Juan, *Makbara*, Barcelone : Seix Barral, 1980.

GOYTISOLO, Juan, *Crónicas sarracinas*, Paris/Barcelone : Ruedo Ibérico/Ibérica de Ediciones y Publicaciones, 1982.

GOYTISOLO, Juan, « Sor Juana: Una heroína de nuestro tiempo (Notas sobre *Sor Juana Inés de la Cruz o Las trampas de la fe*, de Octavio Paz) », *Quimera*, 86, 1987, p. 20-27, repris dans *id., El bosque de las letras*, Madrid : Alfaguara, 1995, p. 45-71.

GOYTISOLO, Juan*, Las virtudes del pájaro solitario*, Barcelone : Seix Barral, 1988.

GOYTISOLO, Juan, *La cuarentena*, Barcelone : Mondadori, 1991.

GOYTISOLO, Juan, *Carajicomedia de Fray Bugeo Montesino y otros pájaros de vario plumaje y pluma,* Barcelone : Seix Barral, 2001.

GOYTISOLO, Juan, *Telón de boca*, Barcelone : El Aleph, 2003.

GOYTISOLO, Juan, *Genet en el Raval*, Barcelone : Galaxia Gutenberg/Círculo de Lectores, 2009.

GREER, Margaret, « The (M)Other Plot: Houses of God, Man and Mother in María de Zayas », *in* : Amy R. WILLIAMSEN et Judith A. WHITENACK (ed.), *María de Zayas. The Dynamics of Discourse*, Madison : Fairlegh Dickinson University Press/Londres : Associated University Presses, 1995, p. 90-116.

JOUVE, Vincent, *L'Effet-personnage dans le texte*, Paris : Presses Universitaires de France, 1992.

LANGE, Monique, *La Plage espagnole* [*Rue d'Aboukir* et autres récits], Paris : Gallimard, 1962. LE VAGUERESSE, Emmanuel, *Juan Goytisolo. Écriture et Marginalité*, Paris : L'Harmattan, (Classiques pour demain), 2000.

LLORED, Yannick, « Juan Goytisolo : l'intellectuel critique et la politique de la fiction », *in : Le Droit à la mémoire* : *Juan Goytisolo : tradition mudéjare et modernité créatrice*, *Horizons Maghrébins*, 77, Toulouse : Presses Universitaires du Midi, 2017, p. 61-70.

LUNA, Lola, « *Leyendo como una mujer la imagen de la Mujer*, Barcelone/Séville : Anthropos/ Instituto Andaluz de la Mujer, 1996.

MIRA, Alberto, Entrée « Goytisolo, Juan », *in : Para entendernos. Diccionario de cultura homosexual, gay y lésbica*, Barcelone : La Tempestad, 1999, p. 337-339.

PAZ, Octavio, *Sor Juana Inés de la Cruz o Las trampas de la fe*, Mexico : Fondo de Cultura Económica, 1982.

PÉREZ-ERDELYI, Mireya, *La pícara y la dama. La imagen de las mujeres en las novelas picaresco-cortesanas de María de Zayas y Sotomayor y Alonso de Castillo Solórzano*, Miami : Universal, 1979.

RUIZ, Fernando y ROMERO, Joaquín, *Los partidos marxistas. Sus dirigentes. Sus programas*, Barcelone : Anagrama, 1977.

SCHULMAN, Aline, « *Señas de identidad* : identités et discours », *Co-textes*, 5, Montpellier : CERS, octobre 1983, p. 19-40.

VASILESKI, Irma V., *María de Zayas y Sotomayor. Su época y su obra*, Madrid : Plaza Mayor, 1973.

NOTES

1. Juan GOYTISOLO, « El mundo erótico de María de Zayas », *Cuadernos de Ruedo Ibérico*, Paris, 39-40, X-1972/I-1973, p. 3-27, repris dans *Disidencias*, Barcelone :Seix Barral, 1977, éd. utilisée Madrid : Taurus, 1992, p. 77-143. Notre traduction, comme toutes les suivantes.
2. *Ibid.*, p. 79-80.
3. *Id.*, *Señas de identidad*, Mexico : Joaquín Mortiz, 1966.
4. *Id.*, *Las virtudes del pájaro solitario*, Barcelone : Seix Barral, 1988.
5. Victor CHKLOVSKI cité dans *id.*, « El mundo erótico... », p. 85.
6. *Ibid.*, p. 105.
7. *Ibid.*, p. 90.
8. Ce qui est le cas des protagonistes choisis pour les exemples de Goytisolo : il étudie en effet respectivement *El juez de su causa* de Zayas et *Las fortunas de Diana* (1621) de Lope de Vega.
9. La femme travestie en homme, chez Zayas, se libère de ce que Mireya Pérez Erdelyi appelle « el peso aplastante de la honra », ce qui lui permet d'assumer son nouveau statut au milieu des hommes, « [...] vengan[do] su honor, con sus propias manos, ejecutando sus planes con calma y premeditación », à lire dans Mireya PÉREZ-ERDELYI, *La pícara y la dama. La imagen de las mujeres en las novelas picaresco-cortesanas de María de Zayas y Sotomayor y Alonso de Castillo Solórzano*, Miami : Universal, 1979, p. 21.
10. *Id.*, *Juegos de manos*, Barcelone : Destino, 1954.
11. *Id.*, *Duelo en El Paraíso*, Barcelone : Destino, 1955.
12. *Id.*, *Juan sin tierra*, Barcelone : Seix Barral, 1975.
13. *Id.*, « El mundo erótico... », p. 106.
14. *Ibid.*, p. 107.
15. Excepté le rêve érotique de Jacinta dans *Aventurarse perdiendo*, qui a, par exemple, intéressé Margaret Greer, dans une lecture psychanalytique où Jacinta serait une jeune fille œdipienne, le « bosque amenísimo » un pubis et la dague un phallus, *cf.* Margaret GREER, « The (M)Other Plot: Houses of God, Man and Mother in María de Zayas », *in* : Amy R. WILLIAMSEN et Judith A. WHITENACK (éd.), *María de Zayas. The Dynamics of Discourse*, Madison/Londres : Fairlegh Dickinson University Press/Associated University Presses, 1995, p. 90-116.
16. *Id.*, *Reivindicación del conde don Julián*, Mexique : Joaquín Mortiz, 1970.
17. Fray Felipe DE MENESES cité dans *id.*, « El mundo erótico... », p. 110.
18. Nous n'avons choisi à dessein des exemples que chez les classiques, et uniquement dans les autres essais de *Disidencias* (Juan GOYTISOLO, « La España de Fernando de Rojas », *Triunfo*, 30-VIII-1975, *id.*, « Notas sobre *La lozana andaluza* », *Triunfo*, 689, 10-V-1976, p. 50-55, et *id.*, « Quevedo: la obsesión excremental », *Triunfo*, 710, 4-IX-1976, p. 38-42, respectivement, dans notre édition,

p. 17-45, p. 45-77 et p. 143-167), car ils sont le thème primordial du Goytisolo essayiste. La référence à son cours aux États-Unis est faite p. 111 de son essai sur Zayas.

19. Essai d'abord publié en français à Paris chez Jean-Jacques Pauvert, puis dans une édition augmentée en 1972 en espagnol, toujours à Paris, chez Ruedo Ibérico, sous le titre *Erótica hispánica*.

20. Personnage mi-historique, mi-légendaire, traître suprême à l'Espagne à cause d'un délit d'abord sexuel, *i.e.* l'amour adultère du Roi don Rodrigue pour sa fille, motif fondateur de la destruction de l'« Espagne sacrée », puisque Julián permit aux Arabes d'envahir le territoire espagnol

21. *Id.*, p. 115.

22. María de Zayas citée dans *ibid.*, p. 116.

23. *Ibid.*, p. 117.

24. *Ibid.*, p. 118.

25. La théorie *queer*, dont Judith Butler et Eve Kosofsky Sedgwick sont parmi les représentantes les plus connues, se propose de remettre en cause, en s'inspirant du grand mouvement de déconstruction et de protestation nord-américain des années 70, toute catégorisation instituée, normative et répressive des genres masculin/féminin, au profit d'un concept évolutif d'identité mouvante qui englobe aussi la critique d'autres taxinomies (selon la race, le genre, la sexualité...).

26. *Ibid.*, p. 118.

27. *Id.*, « Otoño, en el puerto, cuando llovizna », *Para vivir aquí*, Buenos Aires : Sur, 1960.

28. *Señas de identidad*, dont Aline Schulman voit d'ailleurs des prodromes homoérotiques, comme nous, dans « Otoño... », à lire dans Aline SCHULMAN, « *Señas de identidad* : identités et discours », *Co-textes*, 5, Montpellier : CERS, octobre 1983, p. 28.

29. *Id.*, *La isla*, Barcelone : Seix Barral, 1961.

30. *Cf.* Irma V. VASILESKI : « Los seductores de doña María de Zayas son cobardes, una característica que los aparta del donjuanismo, ya que la valentía temeraria identifica al hombre donjuanesco », *María de Zayas y Sotomayor. Su época y su obra*, Madrid : Plaza Mayor, 1973, p. 82.

31. *Id.*, *Fin de fiesta. Tentativas de interpretación de una historia amorosa*, Barcelone : Seix Barral, 1962.

32. *Id.*, *Makbara*, Barcelone : Seix Barral, 1980.

33. *Id.*, *La isla*, p. 206 (éd. citée 1982).

34. M. de Zayas citée dans *id.*, « El mundo erótico... », p. 126. Sur l'homosexualité, féminine cette fois, lire María de ZAYAS, *Novelas amorosas y ejemplares*, Anne-Gaëlle COSTA PASCAL (éd.), Neuilly : Atlande, 2020, p. 98-99.

35. « La subversion ne fait pas que proclamer un amour pour les marges sous toutes leurs formes de transgression, mais plus profondément elle démonte de l'intérieur les rôles sociaux, les valeurs symboliques ainsi que, sur un autre plan, les paradoxes de la situation du sujet d'écriture », écrit ainsi Yannick Llored à propos de Goytisolo, à lire dans Yannick LLORED, « Juan Goytisolo : l'intellectuel critique et la politique de la fiction », *in* : *Le Droit à la mémoire* : *Juan Goytisolo : tradition mudéjare et modernité créatrice*, *Horizons Maghrébins,* 77, Toulouse : Presses Universitaires du Midi, 2017, p. 64.

36. *Id.*, *La resaca*, Paris : Librairie Espagnole, 1958.

37. *Id.*, « El mundo erótico... », p. 132.

38. *Id.*, *Crónicas sarracinas*, Paris/Barcelone : Ruedo Ibérico/Ibérica de Ediciones y Publicaciones, 1982. Sur les rapports entre Goytisolo et le monde arabe, l'un des ouvrages de référence: Abdelatif BEN SALEM, *Juan Goytisolo ou les paysages d'un flâneur,* Paris : Fayard/Institut du Monde Arabe, 1996.

39. *Id.*, « El mundo erótico... », p. 134.

40. *Id.*, *La cuarentena*, Barcelone : Mondadori, 1991.

41. *Id.*, *Telón de boca*, Barcelone : El Aleph, 2003. On sait en effet que Goytisolo était marié à Monique Lange, tout en étant homosexuel : situation libre et assumée par les deux membres du

couple, et présentée/suggérée de manière tendrement ironique par Monique Lange elle-même, par exemple dans Monique LANGE, *La Plage espagnole* [*Rue d'Aboukir* et autres récits], Paris : Gallimard, 1962.

42. *Id.*, « Sor Juana: Una heroína de nuestro tiempo (Notas sobre *Sor Juana Inés de la Cruz o Las trampas de la fe*, de Octavio Paz) », *Quimera*, 86, 1987, p. 20-27, repris dans Juan GOYTISOLO, *El bosque de las letras*, Madrid : Alfaguara, p. 45-71. Le livre de Paz est paru en 1982 à Mexico, au Fondo de Cultura Económica, mais venait de connaître alors une réimpression.

43. *Id.*, « Remedios de la concupiscencia según Fray Tierno », *El Viejo Topo*, 16, janvier 1978, p. 8-11 repris dans *id., Libertad, libertad, libertad*, Barcelone : Anagrama, 1978, éd. Citée : *id., Pájaro que ensucia su propio nido*, Barcelone : Mondadori, 2003, p. 101. On notera l'ironie du « Fray » devant le nom de Tierno Galván.

44. C'est l'une des réponses d'Enrique Tierno Galván à une interview, dans Fernando RUIZ et Joaquín ROMERO, *Los partidos marxistas. Sus dirigentes. Sus programas*, Barcelone : Anagrama, 1977, p. 131-147, citée dans *ibid.*, p. 105. La référence est donnée par Goytisolo.

45. *Ibid.*, p. 110-111.

46. *Ibid.*, p. 111.

47. On peut penser à son roman : Juan GOYTISOLO, *Carajicomedia de Fray Bugeo Montesino y otros pájaros de vario plumaje y pluma*, Barcelone : Seix Barral, 2001, écrit sous les auspices posthumes de Jean Genet.

48. On se reportera avec profit, sur ce sujet, à l'entrée « Goytisolo, Juan » du dictionnaire d'Alberto MIRA, *Para entendernos. Diccionario de cultura homosexual, gay y lésbica*, Barcelone : La Tempestad, 1999, p. 337-339.

49. Respectivement, par exemple, *via* une édition que Goytisolo procura de son *Obra inglesa* (J. GOYTISOLO, *Obra inglesa,* Buenos Aires, Formentor, 1972), *via* son article : *id.,* « Cernuda y la crítica literaria española », *CRI,* 5, février/mars, 1966, p. 54-62 ; et, enfin, *via* son essai : *id.*, *Genet en el Raval*, Barcelone, Galaxia Gutenberg/Círculo de Lectores, 2009, lui qui repose désormais non loin de son cher Genet, dans l'ancien cimetière espagnol de Larache, au Maroc. Voir à ce propos Emmanuel LE VAGUERESSE, *Juan Goytisolo. Écriture et Marginalité*, Paris : L'Harmattan, (Classiques pour demain), 2000.

50. Et regard influencé profondément, à l'époque des années 70, par les formalistes russes, comme les références des notes de Juan Goytisolo dans son texte le prouvent assez (*cf.* « Notas », *id.*, « El mundo erótico... », p. 135-141).

51. Comme le dit, par exemple, Lola Luna : « *No encontramos [en la obra de Zayas] la defensa de un cambio social que abogue por la igualdad en todos los ámbitos* », *cf.* Lola LUNA, « Prólogo de autora y conflicto de autoridad », *in* : *id., Leyendo como una mujer la imagen de la Mujer*, Barcelone/Séville : Anthropos/ Instituto Andaluz de la Mujer, 1996, p. 42.

52. Vincent JOUVE, *L'Effet-personnage dans le texte*, Paris : Presses Universitaires de France, 1992, p. 15.

RÉSUMÉS

En étudiant le regard qu'offre un écrivain espagnol contemporain, Juan Goytisolo, sur María de Zayas, il s'agit de réfléchir sur la lecture propre que nous offre un auteur sur une autre auteure, *a priori* éloignée de lui, et sur un regard distinct de ceux que l'on a coutume de lire sur une Zayas

dont l'écriture apparaît, somme toute, comme quelque peu stéréotypée. Ainsi, Goytisolo semble avoir plus d'un point commun avec María et, plus globalement, défendre toujours la femme et sa sexualité, qu'il considère brimées séculairement. Il s'agit de voir aussi en quoi un auteur d'aujourd'hui lit, non seulement, dans une écrivaine du XVIIe, les prodromes de la modernité féministe, mais *se* lit lui-même, trois siècles plus tôt. Goytisolo ne chercherait-il pas ce qu'il a déjà décidé de trouver et ce qui l'attire dans les *Novelas amorosas y ejemplares*, par exemple, ne serait-il pas l'écho d'une autre répression sexuelle, connue des lecteurs de Goytisolo, à la fois différente – l'homosexualité –, mais aussi paradigmatique de plus amples répressions, où c'est le corps en général, de la femme, de l'homosexuel, du Noir ou de l'Arabe, qui est réprimé par la Doxa ?

Al estudiar la mirada que ofrece un escritor español contemporáneo, Juan Goytisolo, sobre María de Zayas, se trata de reflexionar sobre la lectura propia que nos presenta un autor sobre otra autora, *a priori* alejada de él, y sobre una mirada distinta de las que solemos leer sobre una Zayas cuya escritura aparece finalmente como algo estereotipada. Así, Goytisolo parece tener más de un punto en común con María y, más generalmente, defender siempre a la mujer y su sexualidad, que considera él maltratadas secularmente. Se trata también de ver en qué un autor de hoy lee, no sólo, en una escritora del XVII, los pródromos de la modernidad feminista, pero *se* lee a sí mismo. ¿No buscaría Goytisolo lo que ya decidió encontrar y lo que lo atrae en las *Novelas amorosas y ejemplares*, por ejemplo, no sería el eco de otra represión sexual, conocida por los lectores de Goytisolo, a la vez diferente –la homosexualidad–, pero también paradigmática de más amplias represiones, donde es el cuerpo en general, de la mujer, del homosexual, del negro o del árabe, el que es reprimido por la Doxa?

INDEX

Palabras claves : Zayas (María de), Goytisolo (Juan), sexualidad, homosexualidad, represión, raza, estereotipo, modernidad, feminismo, lectura
Mots-clés : Zayas (María de), Goytisolo (Juan), sexualité, homosexualité, répression, race, stéréotype, modernité, féminisme, lecture

AUTEUR

EMMANUEL LE VAGUERESSE

Université de Reims Champagne-Ardenne – CIRLEP EA 4299